

Spirale

Arts • Lettres • Sciences humaines

Embaumement / *L'arche russe*, réalisé par Alexandre Sokourov

André Roy

L'intellectuel dans l'espace public

Numéro 191, juillet-août 2003

URI : id.erudit.org/iderudit/18215ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN 0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, A. (2003). *Embaumement / L'arche russe*, réalisé par Alexandre Sokourov. *Spirale*, (191), 4-4.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

EMBAUMEMENT

L'ARCHE RUSSE d'Alexandre Sokourov

ALFRÉD Hitchcock, grand expérimentateur (on l'oublie souvent), avait imaginé en 1948 un film qui serait un seul plan; c'était *La corde*, que le cinéaste, rompant avec ses théories du morcellement de l'action, présentait comme un film entièrement tourné sans interruptions à la prise de vues. Quelque trente-cinq ans plus tard, cette expérience vient d'être achevée — et passablement sublimée — avec *L'arche russe* d'Alexandre Sokourov, cinéaste heuristique s'il en est un.

Le cinéma est plus affaire de temps que d'espace, malgré ce que l'on croit en général. Alors, rêver d'un film en un seul plan, c'est rêver d'un regard panoptique qui viserait à archiver un temps sans coupure, sans couture. Un temps sans montage, c'est-à-dire là où l'œil ne découpe pas, mais embrasse en un seul mouvement un bloc temporel insécable, sans vides ni pleins. Conséquemment toutefois, dans ce processus, le mouvement subordonnera le temps, et non l'inverse — ce qui avait prévalu jusqu'ici dans la mise en forme des films. Le temps sera devenu immobile, clos sur lui-même, au risque d'une moindre production de réalité.

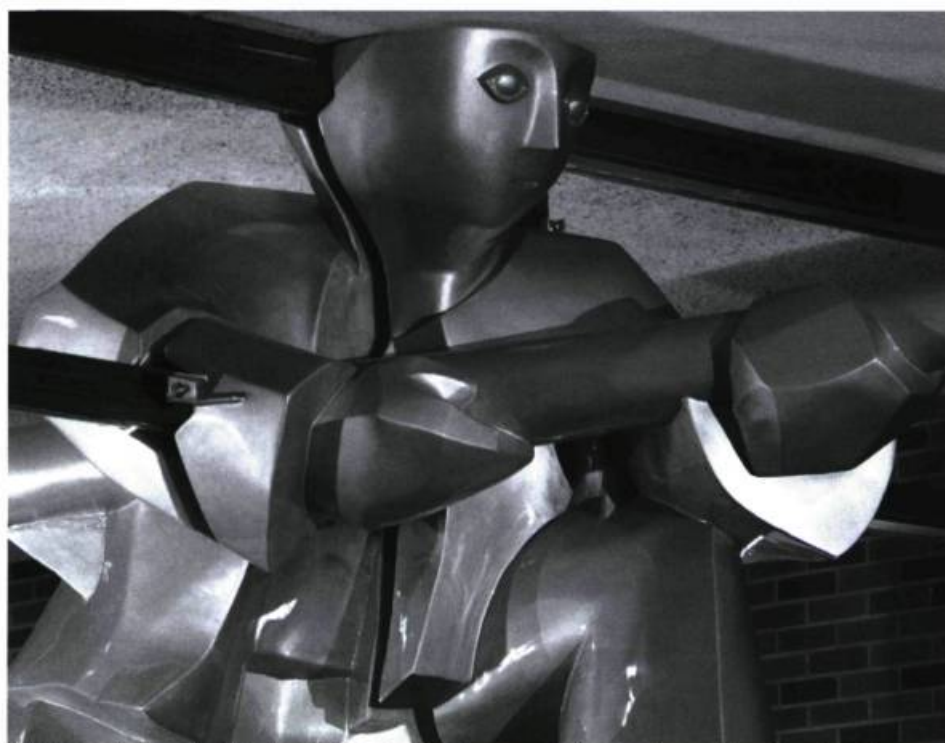
Le territoire de la mémoire

Grâce à une caméra numérique haute définition portée en *steadicam*, Alexandre Sokourov a enregistré en une seule prise de quatre-vingt-dix minutes, au musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg, trois siècles de l'histoire russe (le règne de Pierre Le Grand, de Catherine II et de Nicolas II), une histoire qui s'arrête avant la Révolution de 1917. Se confondant avec l'œil de la caméra, il suit le marquis de Custine, écrivain et diplomate français, dans un bal donné au palais impérial converti en arche où boivent et dansent les Noé de la politique russe. Cette arche, on l'aura compris, représente une enclave culturelle, un territoire préservé de la mémoire. Le réalisateur et son guide français sont eux-mêmes des fantômes égarés d'une histoire (dont les événements, commentés par les deux compères, se bousculent et se chevauchent), deux touristes d'un temps suspendu, rêveurs emportés dans la grandeur et le faste.

Les spectateurs sont donc priés de les suivre, de passer avec eux de salle en salle, de traverser des portes — qui sont autant de coupures d'un montage virtuel, divisant les scènes — non pas tant pour examiner les coulisses du social et de la politique que pour s'en exalter. Tirés de

l'oubli (le plan débute dans le noir) pour être noyés dans le vide (la dernière image étant une porte qui donne sur une Neva embrumée et sombre), ils auront été entraînés dans le tourbillon du plan-séquence. Entre néant et mort,

éternité, n'est affaire ni de deuil ni de mémoire, mais de nostalgie sans scrupule et d'engouement métaphysique. Il relève de la restauration d'un ordre ancien et d'une vision insolente de l'histoire. Régression, le temps devient chez



Michel de Broin, *L'éclairer éclairé*, (détail), 2000, métal, aluminium; plastique, peinture, lumière; sculpture installée au Centre Daniel-Johnson de Pointe-aux-Trembles.

leur balade des temps heureux n'aboutit pas à une anamnèse, mais à une amnésie. C'est pour eux une marche forcée, imposée par la proximité qu'entretient la caméra, qui en fait non des dormeurs éveillé, mais des morts-vivants, comme le sont les aristocrates perdus de la Maison de Russie qu'ils rencontrent entre froufrous et œuvres picturales.

Le bal intemporel auquel on est invité est donc à admirer comme un tableau de musée, seule preuve qui reste d'une époque faste et glorieuse où la beauté primait avant tout. Cette beauté est exhibée pour étourdir, terrasser, faire croire à une richesse perdue, à une époque brillante et somptueuse, pourtant marquée par l'irrationnel et le spirituel.

Malgré son côté sarcastique, le discours que tiennent les visiteurs Custine et Sokourov traduit une affirmation péremptoire : la Russie n'a ni âge ni passé. Sa présence, qui est toute

eux un long fleuve tranquille sur lequel flotte le cercueil d'une civilisation perdue. Cela sent l'embaumement.

Si on ne s'ennuie pas trop pendant le film, on pourra alors s'extasier — comme à peu près tout le monde — devant la performance technique d'Alexandre Sokourov, expérience sensorimotrice à coup sûr, à la limite de l'hallucination, importante et nécessaire pourtant dans le questionnement de la durée des plans et du refus des raccords. Le résultat apparaît cependant paradoxal : le flux étale qu'est le plan est conçu tout autant pour résorber le temps que pour homogénéiser le regard. En fin de compte, il est demandé aux spectateurs de *L'arche russe* d'être réduits en un même et unique spectateur, utopique certes, mais quelconque de toute évidence.

André Roy